

## PORTRAIT DE MARIE LANGER.

Marie Langer est née à Vienne en août 1910.

"J'ai étudié à Vienne la médecine puis la spécialité de iatrie. Je ne comprenais rien aux psychotiques, surtout aux psychotiques alors, je me suis intéressée à la psychanalyse. simultanément je suis allée faire de la recherche en physiologie à Kiel en Allemagne et là j'ai écouté Hitler. Il faisait campagne électorale et j'ai compris que je devais faire autre que de la psychanalyse et je me suis inscrite au parti communiste. Ces deux grands choix ont commencé ensemble..."

"... Freud, je ne l'ai pas connu. C'était un homme déjà malade, et une jeune étudiante comme moi ne pouvait pas avoir à lui. Mais j'ai étudié la psychanalyse au Wiener Psychanalytischen Institut du Pr. Freud, l'Institut de Vienne. C'était en 1936, l'année d'avant je m'étais mariée. Mon mari était traumatologue et psychiatre. La guerre d'Espagne avait commencé en juillet 36 et il a été sollicité pour l'aide médicale..."

"...Il m'a proposé de l'accompagner et nous partîmes en juillet 36. J'ai connu la guerre d'Espagne et ça m'a épargné beaucoup de choses: Hitler, les camps de concentration, les persécutés, bref je suis partie en courant..."

"...En Espagne, je suis arrivée officiellement comme anesthésiste, j'étais juste diplômée comme médecin. Max, était chirurgien, j'ai aidé dans quelques opérations. Mais nous sommes arrivés à fait au début de la guerre d'Espagne et l'aide internationale n'était pas encore organisée, notre affectation n'était pas encore au départ: Barcelone, "la Sanita", le front pendant quelque temps..."

"...Nous ne parlions pas l'espagnol, nous ne pouvions pas tout comprendre. Un camarade autrichien rencontré à Barcelone, nous fit part alors de l'existence des brigades internationales. La rencontre avec les anarchistes fut très émouvante c'était comme un rêve, nuits longues, réunions sans lumière des discours, nous n'avions pas d'argent mais des bons, on supposait que chacun ne prenait pas plus que ce dont il avait besoin. On vivait dans un train à compartiment-couchettes. Il y avait un wagon pour la salle d'opération, une autre pour les patients, on l'appelait le 'train-bloc chirurgical'. Ce n'était pas si évident à l'époque... Quand il y avait une alerte aérienne, le train rentrait sous un tunnel..."

"...Les relations avec les anarchistes furent très faciles, simples. Quand nous leur dîmes que nous voulions partir, ils nous emmenèrent en train dans l'obscurité à Saragoza. Après nous entrâmes aux Brigades Internationales, vers le front de Madrid. Ce fût un voyage très émouvant, très chargé. A Valence les paysans remplissaient nos camions d'oranges. Nous transformâmes une école en hôpital à Colmenar. Après il y eut une irruption des fascistes et il y eut des quantités de blessés, de morts, on travaillait 36 heures sans dormir, on faisait des interventions dans les camions, les ambulances,, beaucoup de morts. Notre centre fut ensuite nommé hôpital de l'arrière garde. Max devait s'occuper de problèmes d'orthopédie. En 38, il voulut faire un atelier de prothèses, pour appareiller les gens amputés, il y en avait tant..."

Nous fûmes à Paris où nous devions trouver l'argent pour ces achats, l'argent n'est jamais arrivé. Alors nous partîmes à Prague où se trouvait le direction autrichienne des Brigades, pour savoir ce que nous devions faire, retourner en Espagne, rester en Europe ? L'Autriche était déjà occupée, il n'y avait pas d'espoir. C'est ainsi que nous avons débarqué d'abord en Uruguay, puis en Argentine. On ne donnait pas de visa aux réfugiés en Argentine, en Uruguay c'était plus facile. Max travaillait dans une entreprise de textiles, moi, j'ai appris à cuisiner, je faisais la cuisine pour des réfugiés et donnais des cours de français..."

"...Après ce fut l'Argentine. Ils étaient en train de former l'association psychanalytique Argentine, qui fut reconnue quelques années après la guerre. Moi j'avais mon analyse didactique et une année de séminaires. C'était peu mais pour l'Argentine c'était beaucoup, c'était suffisant. Avec Angel Garma, membre de l'Association de Berlin, Enrique Pichon Rivière et 2 autres, nous fondâmes l'A.P.A. (Asociacion Psicoanalitica Argentina). Je relisais Freud et je commençai à travailler comme analyste..."

Question: "Et tu continuais à combiner ta vie entre la psychanalyse et la politique ?"

" Enfin, en Argentine c'est relatif, jusqu'en 1945 oui, on appartenait à une organisation de tous les pays occupés, qui avait une représentation là-bas. Après je me suis éloignée car j'étais très prise par la psychanalyse, j'avais peur aussi et le parti communiste ne me tentait pas car il ne m'accueillait que dans un groupe germanophone; d'autre part leur conception à l'époque était qu'un psychiatre devait être réflexologue et non pas psychanalyste. Alors il m'est arrivé quelque chose de très drôle. Moi, je n'étais pas membre du parti, je soutenais financièrement et un jour, on me dit 'Maintenant, tu peux rentrer au parti parce qu'il y a eu un référendum à Rome où on a décidé que même les prestidigitateurs aient maintenant s'y inscrire', alors, ça m'a oté toute envie d'y entrer!".

Question: "Et tes voyages en Amérique Latine?"

"Jamais comme touriste en tout cas, c'est ennuyeux ça coûte cher! Mais comme analystes de notre groupe, nous sommes allés dans toute l'Amérique Latine, pour voir les groupes analystes, ce qui ne fonctionnait pas, pour faire des supersessions. Dans les années 70 il y eut une division dans l'APA. Il y eut un changement historique, c'était au moment du 'coup de Cordoba', qui aboutit à la chute d'un de nos dictateurs. Il y avait apparemment un climat prérévolutionnaire. Beaucoup de jeunes psychiatres de gauche voulaient se former à l'analyse et changèrent leurs analystes. Par exemple:

Armando Bauleo et d'autres... Ils m'ont fait changer de voie. Mon mari avait abandonné la politique et moi j'utilisais cela comme frein. Vers 1965, j'ai commencé à revenir, on militait pour la guerre de Vietnam. En 69 il y eut un congrès de psychanalystes à Rome, et là nous avons proclamé 'Plataforma International'. Ce fut essentiellement réalisé par les suisses de Zurich, des italiens du nord, des autrichiens et un groupede jeunes collègues d'Argentine. Dans l'association argentine il y eut un groupe radical qui s'appelait 'Documento', là commença la bagarre et nous sommes partis. Nous étions déjà en contact avec l'association des psychologues qui était très mobilisés pour annuler la loi qui leur interdisait le travail clinique. Ils étaient dépolitisés et nous voulions les convaincre que les psychologues et les psychiatres étaient tous travailleurs de la santé mentale. Entre eux et nous, nous formâmes une coordination, des assemblées, un Centre d'enseignement et d'investigation où travaillaient psychiatres et psychologues avec des sociologues et philosophes. Nous enseignions le marxisme et la psychanalyse. C'était une préfiguration de cette première rencontre à Cuba, un peu volontariste encore! Cela s'est mal terminé, la police intervint dans le cours d'un philosophe et là le Centre s'est dissous. C'était en 76, plus au moins au moment du coup d'état militaire..."

"...Je suis partie d'Argentine fin 74, j'étais menacée, pour Mexico où j'avais ma fille. On me connaissait là-bas par des invitations à des conférences, des supervisions, j'y avais été par hasard 2 mois plus tôt..."

Question: "Dis nous un peu plus sur cette période de réflexion sur la psychanalyse et le marxisme ?"

"Dans 'Cuestionamos' 1 et 2, nous avons exposé cela, c'était une réflexion contre l'Institution, c'était très clair, une tentative d'interrogation théorique et simultanément la transmission pratiquement gratuite de la psychanalyse. Nous avons travaillé dans les quartiers, dans les hopitaux, dans les Centres de Santé. Les 'montoneros', 'l'ERP', étaient aussi dans les quartiers. Il y avait pour nous, un mélange

du politique et du psychanalytique. Ce que nous avons discuté beaucoup avec les psychiatres communistes, c'est qu'ils séparaient complètement leur pratique de bureau de leurs tâches politiques. Nous voulûmes changer quelque chose dans la pratique analytique..."

"...Après la 'diaspora' a commencé. A México il fallut survivre, j'entrai à l'Université et j'avais une pratique privée. Nous avons formé une association de travailleurs de la santé mentale d'argentins à Mexico, puis élargie aux latinoaméricains, pour accueillir les réfugiés, les torturés qui venaient de toutes parts. Nous suivions avec beaucoup d'intérêt le processus nicaraguayen, à Mexico, la presse était proandiniste et en 1981, dans un congrès de santé, Fabio Salamanca, doyen de la faculté de médecine de Leon, demanda à Silvia Berman de venir s'occuper de psychiatrie et de santé mentale au Nicaragua. Il se forma une équipe de 12 personnes, tous de formation psychanalytique qui s'étaient posé la question de psychanalyse et marxisme dans la pratique et prêts à aller dans un pays où déjà il y avait un grand débat entre christianisme et marxisme."

"Alors, nous avons commencé à voyager chaque mois et à travailler en enseignement, en recherche, en supervision à l'hôpital psychiatrique et à Leon, à l'université et au MINSA... Il n'y aura pas au Nicaragua de rupture entre le marxisme et la psychanalyse. Bien sûr, il y a parfois malentendus, de la méfiance, mais tellement peu en fait..."

Extraits de l'interview recueilli par Bernard Doray et Zorka Domic, lors de la première rencontre latinoaméricaine sur la psychanalyse à Cuba en juin 1986.



ECOLE DES HAUTES ETUDES EN SCIENCES SOCIALES

MISSION RECHERCHE EXPERIMENTATION

54, Boulevard Raspail  
75006 PARIS

9, rue Georges Pitard  
75015 PARIS

**INTERACTIONS ENTRE CHANGEMENT  
SOCIAL ET ALTERNATIVES EN  
SANTÉ MENTALE : LE NICARAGUA**

**Tania ROELENS & Tomas BOLANOS**

**OCTOBRE 1987**